

Jean Arrouye

Le lièvre, passeur bénéfique

Il est en littérature écrite comme orale des héros qui ont le pouvoir d'entraîner le lecteur dans des aventures qui les mènent en de multiples lieux et de leur faire partager les sentiments qu'ils éprouvent et les actions qu'ils entreprennent au fil d'un récit qui s'organise en une succession d'épisodes s'enchaînant sans répit. Don Quichotte, Tom Jones ou d'Artagnan, créatures littéraires, sont de ceux-là mais aussi les héros de la culture collective comme Jean-de-l'Ours, Renart, entré par la suite en littérature, comme son équivalent africain, Leuk-le-Lièvre, dont Léopold Sédar Senghor et Abdoulaye Sadju ont réuni, à l'usage des élèves du « Cours élémentaire des écoles d'Afrique Noire » des aventures diverses qu'ils ont agencées narrativement sous le titre de *La belle histoire de Leuk-le-lièvre* (Dakar, 1953). C'est cette œuvre qui sera l'objet principal de notre étude.

La séduction de ces histoires à épisodes tient sans doute à plusieurs raisons. La première étant que chaque épisode fait découvrir un lieu différent, des personnages autres et des enjeux nouveaux, que la progression du récit repose en conséquence sur un effet de surprise renouvelé. La seconde est sans doute que ces surprises sont heureuses, consistant souvent en renversements de situation qu'approuve l'auditeur ou le lecteur : il est mis fin à une situation détestable, un personnage sympathique est libéré, le pouvoir d'un être antipathique est renversé, l'ordre du monde, tels que nous le connaissons, est instauré ou restauré, ce qui est toujours rassurant et séduisant. La troisième est que les épisodes s'enchaînent rapidement de sorte que l'auditeur ou le lecteur n'a pas le répit nécessaire pour prendre ses distances d'avec le sort du héros et, en conséquence, s'identifie à lui, ce que favorisait déjà le fait que les surprises narratives le satisfont, que le plus souvent elles résolvent heureusement un suspens qui l'inquiétait.

De sorte que le principe de ces histoires est celui, paradoxal, d'une surprise attendue et que leur progression diégétique repose souvent sur l'enchaînement d'épisodes de même structuration et d'analogie signification sans que cela provoque de lassitude : Renart ne cesse de se moquer de l'ordre établi, Leuk-le-lièvre de rendre ridicule Bouki-l'hyène, mais l'auditeur ou le lecteur, approuvant leur action, se délecte par avance de la façon, prévisible parfois, dont sera dénouée la situation dramatique qui retient momentanément son attention. Ce type d'histoire met en jeu ce qu'on pourrait appeler une connivence diégétique entre l'énonciateur et le récepteur.

Dans *La belle histoire de Leuk-le-lièvre* de Léopold Sédar Senghor et Abdoulaye Sadju, au premier épisode, les animaux de la brousse sont réunis sous l'arbre à palabres pour décider qui est le plus intelligent d'entre eux. On sait déjà qui est le plus fort, Gaïndé-le-lion, le plus vieux, Guèye-l'éléphant, le plus malhonnête et le moins intelligent, Bouki-l'hyène.

Mais on ne connaît pas le plus intelligent. Tout le monde veut passer pour le plus intelligent de tous les animaux. Oncle Gaïndé-le-lion dit : « si nous connaissions le plus jeune d'entre nous, nous connaîtrions en même temps le plus intelligent »¹.

Ce postulat entraîne la déclaration, plus ou moins mensongère, par chacun de l'époque de sa naissance :

« Moi je suis né l'année de la grande sécheresse, c'est-à-dire il y a trois ans », déclare la Biche.

« Moi je suis né il y a trois lunes », affirme le Chacal en dressant ses oreilles pointues.

« Et moi, dit le Singe en se grattant le nez, tenez, je viens de naître ».

Tout le monde applaudit, et le Singe se croit vainqueur lorsqu'une voix crie du haut d'un arbre : « Attention ! Je vais naître. Un peu de place pour me recevoir. Et Leuk-le-lièvre, lâchant la branche à laquelle il s'est accroché, tombe au milieu des animaux étonnés. Tout le monde reconnaît que Leuk-le-Lièvre est en effet le plus jeune, puisqu'il vient de naître au milieu de la discussion. Donc il est reconnu en même temps comme le plus intelligent².

Si Leuk-le-Lièvre est le plus jeune, les enfants à qui est destiné l'ouvrage de Léopold Senghor et Abdoulaye Sadjou peuvent s'identifier à lui ; puisqu'il est le plus intelligent, ils sont heureux de le faire.

Mais de plus il est une autre raison qui fait qu'ils se sentent apparentés au lièvre. Après avoir été reconnu comme le plus intelligent des animaux, Leuk-le-Lièvre part à la découverte du monde et un jour arrive au pays des hommes, entre dans un village, puis dans la cour d'une maison où deux enfants l'accueillent et le caressent. Mais quand, le soir, leur père revient et qu'ils lui présentent leur « nouvel ami », celui-ci se saisit de Leuk et l'enferme dans un réduit avec l'intention de l'engraisser pour une raison facile à deviner. Le lendemain les deux enfants décident de remettre leur ami en liberté. Ils lui demandent de passer ses oreilles entre deux « lattes » de la porte qui ferme le réduit et l'un d'entre eux,

tirant de toutes ses forces sur les oreilles de Leuk, d'un élan vigoureux, l'arrache à la prison. Rapide comme une flèche, Leuk s'élance en direction des champs. Mais on lâche après lui tous les chiens de la maison, qui lui donnent la chasse. Au moment où il va disparaître dans un épais buisson, l'un des chiens lui happe la queue et han ! la lui coupe presque à ras³.

Cependant, déjà, sa libération avait eu d'autres effets sur son apparence. Dans l'effort pour l'extraire du réduit, ses oreilles avaient été fortement allongées et ses pattes de derrière déformées. En conséquence, « après avoir soigné ses plaies et les douleurs de ses membres déformés, Leuk va trouver « Mame-Randatou, la fée » qui « d'une simple caresse de sa main peut changer la forme de n'importe quel organe » pour qu'elle lui redonne l'apparence qu'il avait auparavant. Mais, lui dit-elle,

si tu gardes tes longues oreilles, tu entendras mieux ; si tu gardes tes longues pattes, tu courras mieux ; et la queue écourtée te permettra de mieux sauter⁴.

Le lièvre décide donc de rester tel qu'il est devenu à la suite de l'intervention des enfants. On peut donc considérer que Leuk, tel qu'il est désormais, est leur œuvre, leur création. Comment tous les enfants ne se sentiraient-ils pas alors solidaires de l'animal malin et n'éprouveraient-ils pas un sentiment de sympathie à l'écoute ou à la lecture de ses actions ?

D'autant plus que celui-ci utilise son intelligence pour contrarier les agissements de Bouki-l'hyène qui est l'ennemi des enfants, puisque la première des histoires qui met

aux prises les deux animaux antagonistes raconte comment, à l'époque où « les animaux étaient tous d'accord, vivaient en paix à Doumbélane et s'aimaient les uns les autres » dans une « belle République de paix et d'amour » — autant dire dans une sorte de Paradis terrestre —, profitant de ce que dans la journée les animaux partaient à la recherche de nourriture et laissaient leurs enfants seuls, Bouki venait chaque jour enlever un des enfants, l'attirant en imitant la voix de sa mère, pour le dévorer ensuite. Le dernier est Lièvreteau qui, tel fils, tel père, ne se laisse pas duper, lui, remarquant que Bouki a la voix trop nasillarde et les oreilles trop courtes pour être sa mère. Leuk va alors imaginer une ruse qui permettra de s'emparer de Bouki qui sera châtié⁵. Par la suite Leuk aura bien d'autres occasions de s'opposer aux menées de l'hyène, dont le comportement est presque toujours guidé par la gloutonnerie, et chaque fois elle sera ridiculisée, battue le plus souvent, bafouée toujours. Leuk-le-Lièvre est donc, si l'on ose dire, le modèle de ces "héros positifs" que le réalisme socialisme, en d'autres temps et sous d'autres cieux, donnera à admirer aux foules. Lui, plus particulièrement, est un objet d'admiration pour les enfants.

Il est aussi celui qui se moque des puissants de ce monde. Mis au défi par Mame-Randatou de lui ramener « un peu de lait d'éléphant, un peu de lait de baleine, une dent de lion et une griffe de panthère »⁶, il parviendra à obtenir par la ruse ce qu'elle lui demande, non sans ridiculiser au passage ces animaux. Le plus amusant ou humiliant, selon qu'on adopte le point de vue du dupeur ou du dupé, des procédés utilisés est celui dont sont victimes l'éléphant et la baleine. A tous deux il déclare qu'en échange d'un peu de leur lait il va leur remettre un magnifique cadeau, mais trop important et trop lourd pour qu'il puisse le porter. Il leur demande donc de tirer sur une corde au bout de laquelle est attaché le cadeau :

Guèye-l'éléphant tirait fort sur la corde en disant : « Quel gros cadeau ! »

N'Gâda-la-baleine faisait craquer la corde en s'écriant : « Quel présent magnifique ! »

Mais le cadeau est si lourd qu'ils ne parviennent ni l'un ni l'autre à l'amener à eux, de sorte que

après plusieurs mois d'effort et de fatigue, Guèye-l'éléphant et N'Gâda-la-baleine décident, chacun de son côté, d'aller à la recherche du cadeau promis.

L'Éléphant quitte la forêt de ses ancêtres et la Baleine les bords humides de son océan [... et]

un beau matin, ils se rencontrent nez à nez, aussi gros l'un que l'autre⁷.

Aussi Gros-Jean que devant, a-t-on envie de dire.

Outre le fait qu'il favorise l'identification à Leuk, non seulement des enfants mais aussi de tous ceux qui ont dans la vie eu à pâtir de leur infériorité par rapport à des personnages importants, cet épisode a le mérite de montrer clairement quel est le rôle principal, la fonction première du lièvre : c'est un passeur. Il fait passer des limites que sans lui l'on n'outrepasserait pas, ou qui, sans son intervention, resteraient difficiles à passer. Ici il fait découvrir à l'hôte des forêts le monde marin et à l'habitante de l'océan le monde terrestre.

Dans le développement de ses aventures, telles que les ont organisées Léopold Senghor et Abdoulaye Sadji, Leuk-le-Lièvre fait découvrir aux auditeurs ou lecteurs de ses aventures tour à tour la brousse, la forêt, la mer, la savane, la constitution des êtres vivants, lorsque, dans un temps de famine, il s'introduit dans le corps de Yeuk-le-

taureau pour y manger de la graisse tout en prenant garde de ne pas toucher au « cœur qui pompe et lance le sang » ni aux « poumons qui se gonflent et se dégonflent comme la paire de soufflets du forgeron » ni à tous les autres organes décrits en « une véritable leçon de choses »⁸. Il leur apprend aussi à reconnaître la bonté et la méchanceté humaines, le mal incarné par Bouki, les avertit de la difficulté de tenir en lisière les malveillants, leur révèle l'efficacité de l'arme qui est à la disposition des faibles, la ruse. Les enseignements du conte de Leuk-le-Lièvre illustrent la possibilité d'accumuler un savoir acquis pragmatiquement et transmis sous forme de récits énigmatiques et de devinettes. Bref chacune des aventures de Leuk-le-Lièvre fait passer d'un état de connaissance – et donc de pratique possible du monde – à un état supérieur.

Mais en même temps que Leuk-le-Lièvre est passeur de ce savoir utile à la conduite de l'existence, il transmet une sagesse d'un autre ordre. L'engagement inéluctable de l'être dans le désordre du monde et dans le progrès de l'histoire s'accompagne du désir – de la nostalgie – d'un autre ordre des choses et d'une autre temporalité. Par deux fois, l'intervention de Leuk-le-Lièvre dans le cours des événements n'aboutit pas seulement à renverser la conséquence d'actes néfastes accomplis, mais ramène à l'état initial des choses. Quand Bouki-l'hyène qui a mangé les petits de tous les animaux est finalement attrapé, Leuk-le-Lièvre ordonne :

Que Mame-Gnèye ouvre de haut en bas le tronc sec d'un arbre, et qu'on y enferme le ventre de Bouki.

Ainsi dit, ainsi fait. Bouki, coincé dans le tronc d'un arbre au bois sec et dur, râle et rend l'un après l'autre tous les petits animaux qu'il a mangés⁹.

Retour à l'état primitif ? Restauration de la « belle République de paix et d'amour » ? Non, l'innocence perdue ne peut se retrouver : « Leurs petits retrouvés, les animaux manquent de confiance les uns dans les autres. Ils connaissent maintenant la haine et la méfiance ». « Ils se séparent donc »¹⁰. Le cours de l'Histoire, une fois lancé, ne peut s'arrêter. Mais, tout en reconnaissant la sujétion des êtres au temps linéaire, le conte affirme allégoriquement, non pas l'existence d'un temps immobile qui serait celui d'un état primordial du monde, mais celle(d'un temps cyclique, coexistant avec le temps historique, et qui, si ce dernier est celui de la destruction progressive et de la mort, est, lui, celui de la régénérescence et du renouvellement.

La même leçon est donnée par l'histoire de la vieille fermière. Bouki lui donne en garde un chevreau qui, la nuit, s'enfuit. Chaque jour alors Bouki vient enlever à la fermière une bête de son troupeau, en dédommagement. Leuk l'ayant appris, fait intervenir Gaïndé-le-Lion, alors qu'il ne reste plus qu'un bœuf à la fermière. Revêtu de la peau du bœuf, sacrifié pour l'occasion, Gaïndé se laisse conduire par Bouki, venu chercher sa dernière proie, chez celui-ci. Le lendemain il le châtie devant

la vieille fermière et Leuk accouru[s] pour assister à un spectacle miraculeux. Ils voient oncle Gaïndé soulever Bouki de toutes ses forces et l'abattre sur le sol. Aussitôt une des bêtes de la vieille sort d'on ne sait d'où. Il recommence le même manège, et une autre bête apparaît. Ainsi de suite. Tant et si bien qu'à la fin le troupeau entier de la vieille fermière emplît le parc : même nombre, mêmes pelages, mêmes queues et mêmes cornes¹¹.

« Spectacle miraculeux », dit le texte : c'est là signifier qu'il ne faut pas attendre dans la vie qu'un troupeau soit reconstitué à l'identique, chaque animal pareil à celui

qui disparut, ou qu'en quelque aventure on puisse revenir à la situation initiale. Mais il est des recommencements possibles.

Cette double fonction du lièvre, de passeur et d'annonciateur de recommencements, est la sienne dans de très nombreuses civilisations. Il la remplit, par exemple, au Japon. En Europe de l'est et du nord également où, à Pâques, il perpétue une tradition pré-chrétienne, christianisée dans la pratique de commémorer symboliquement la résurrection du Christ en faisant chercher aux enfants, promesse de l'avenir, des œufs, symbole de renouveau, préalablement cachés par les parents aux alentours de la maison. En Europe méridionale, et donc dans la plus grande partie de la France, ce sont les cloches des églises, qui se sont tues depuis le Vendredi saint, qui sont censées les avoir ramenés de Rome où elles sont allées en pèlerinage, dit-on, pendant le temps de leur silence. Mais dans l'est, en Lorraine et en Alsace, comme dans la plus grande partie des pays germaniques, scandinaves et slaves, ainsi que dans les pays anglo-saxons – et donc les États-Unis –, c'est le lièvre de Pâques qui apporte ces œufs.

Il faut ici rappeler que la fête de Pâques (qui signifie *passage*, comme le grec *paskha* et l'hébreu *pessah*) a été instituée par Moïse pour commémorer le passage miraculeux de la Mer rouge par les hébreux. C'est pour le peuple élu le début d'une nouvelle existence après une longue période d'esclavage en Égypte. Pâques est donc une fête du renouveau, du commencement d'un avenir heureux. C'est pour cela qu'elle est fêtée par les juifs le 14 du mois de Nizan, c'est-à-dire le jour de la première lune de printemps.

Pour les chrétiens Pâques est aussi la fête du renouveau, du commencement de l'espérance en une autre vie possible puisque c'est le jour de la résurrection du Christ. Sa traversée de la mort montre que la mort n'est plus chute dans le néant. Désormais le peuple des chrétiens a la certitude qu'il existe une autre vie après la mort comme après le passage de la Mer rouge le peuple des hébreux avait acquis l'assurance de pouvoir parvenir à la terre promise. Pour les chrétiens le passage de la Mer rouge par les hébreux préfigure la résurrection du Christ et c'est pourquoi, s'inspirant de la coutume juive, le concile de Nicée, en 325, décida de fêter Pâques le premier dimanche suivant la pleine lune de l'équinoxe de printemps. C'est la seule fête du calendrier chrétien à être, en conséquence, mobile : elle peut osciller entre le 22 mars et le 25 avril.

Du coup Pâques, fête religieuse, est aussi – encore – la fête du printemps, du renouveau de la nature et le lièvre de Pâques celui qui fait passer symboliquement d'une saison à une autre, de la période où la nature est en deuil à celle où elle se régénère ; il marque par son passage l'articulation du temps linéaire, celui de la vie du croyant et du monde dans son devenir historique, au temps cyclique de la succession des saisons et à celui, eschatologique, linéaire ou cyclique, selon qu'on le considère, de la destinée de l'âme.

Les œufs de Pâques sont presque partout des œufs de poule ; dans certaines régions on les décore de motifs géométriques de couleurs vives, chaîne sans fin les entourant et soulignant leur signification. Aujourd'hui on a tendance à les remplacer par des œufs de chocolat qui seront rapidement mangés par les enfants ignorant la signification qu'on leur accordait autrefois, qui était fondée sur la foi, signification qui n'était pas seulement eschatologique, car ces œufs étaient conservés dans les maisons, assurant la bonne santé de leurs habitants, hommes et bêtes, protégeant de la foudre et des mauvais sorts. Dans certaines familles alsaciennes on conservait des œufs de génération en génération et une croyance voulait qu'après cent ans le jaune d'un œuf

était transformé en pierre précieuse, la transformation du jaune putride en pierre inaltérable symbolisant le changement d'essence engagé dans le passage de la vie terrestre à la vie éternelle.

On retrouve le lièvre dans son rôle mythique de passeur dans un roman contemporain de l'écrivain finlandais Arto Paasilinna, *Le lièvre de Vatanen*¹². Ce lièvre met en œuvre de la façon la plus constante les principes conjugués de renouvellement et de répétition qui caractérisent l'action de Leuk le lièvre. Le héros de ce roman, Kurlo Vatanen, journaliste, revient de reportage en compagnie d'un photographe quand leur voiture heurte sur la route un jeune lièvre. Il part le chercher dans les bois alors que la nuit tombe et le retrouve, une patte cassée. Entre temps son compagnon de voyage, lassé d'attendre, est reparti. Vatanen décide alors de ne pas rentrer à Helsinki, de quitter sa femme qu'il déteste et qui le déteste, ainsi que son travail qui l'ennuie parce qu'il n'a pas vraiment de liberté d'écrire ce qu'il pense. Il décide de visiter le pays en compagnie du lièvre qu'il a adopté et fait soigner et qui s'est laissé facilement apprivoiser, en se laissant guider par les hasards de rencontre et les occasions de travail (réparation de refuges en forêt, débardage de radeaux de bois flotté, etc.). Ainsi le lièvre a fait passer Vatanen d'un genre de vie à un autre, d'une vie urbaine sédentaire dominée par la routine à une vie de vagabondage rural conduite par le hasard.

Notre but n'étant pas d'étudier ce roman nous ne relèverons pas les très nombreuses occasions où le lièvre est responsable d'un changement dans la vie de Vatanen, c'est à dire du passage d'un état à un autre, et n'évoquerons que l'aventure finale dans laquelle il l'entraîne.

Vatanen a décidé de passer l'hiver avec son lièvre dans une cabane qu'il a été chargé de réparer. Celle-ci est isolée dans une forêt. Or, un jour, un ours énorme, réveillé de son sommeil hivernal, vient fourrager aux alentours, attiré par la présence du lièvre qu'il manque de tuer. Sachant qu'il ne manquera pas de revenir, Vatanen décide de le mettre à mort et se lance à sa poursuite, le lièvre dans son sac à dos. La chasse, à ski, va durer des jours et des jours et va amener Vatanen à passer la frontière russe, à une époque où le rideau de fer sépare le monde occidental de l'empire soviétique. Finalement, harassé, Vatanen rejoindra l'ours sur le bord du chenal ouvert par les briseglaces russes dans la Mer blanche gelée. L'ours arrêté par l'eau libre

se dressa au bord du chenal sur ses pattes arrière, poussa un cri strident [...] se tourna vers Vatanen, féroce, hurlant de rage. Vatanen enleva ses skis, s'allongea sur la glace, fit fondre sous son pouce le givre de la lunette, ôta le cran de sûreté et visa l'ours en pleine poitrine.

Le grand ours s'affaissa sur la glace, une balle avait suffi. Vatanen rampa jusqu'à l'ours, lui ouvrit la gorge, laissant échapper un sang noir et coagulé ; Vatanen en but deux coulées dans le creux de sa main [...] Il pleurait ; il ne savait pas pourquoi, mais les larmes coulaient, il caressa la fourrure de l'ours, caressa le lièvre qui reposait les yeux clos dans le sac¹³.

Comment ne pas être sensible dans cette scène à ses résonances symboliques archaïques et à sa dimension mythique et rituelle ? Défi de la bête, hommage du sacrificateur qui se couche devant elle, ingestion de la vitalité de la victime dont on boit le sang. C'est la réactualisation d'un cérémonial de sacrifice, d'un rituel de passage célébrant la victoire de l'homme sur les forces brutes de la nature, de l'intelligence affirmant sa prééminence sur l'instinct qui fait aller aveuglément l'animal vers des espaces vides où il croit à tort pouvoir fuir plus librement.

Mais cette scène, pour les lecteurs finlandais, n'est pas seulement l'occasion d'une participation imaginaire à un rituel archaïque fantasmé. Cette victoire en ce lieu de ce héros régressif qui a quitté la vie moderne urbaine pour une vie retirée au plus profond de territoires peu habités a un autre sens que révèle l'accueil qui lui est fait par les russes qui n'ont cessé de le surveiller sans qu'il s'en aperçoive depuis qu'il a franchi la frontière. A peine Vatanen a-t-il tué l'ours que

deux gros avions se posèrent sur la glace, des soldats sautèrent à terre. Une vingtaine d'hommes s'approchèrent de Vatanen, l'un d'eux dit en patois carélien :
« Alors, camarade, tu l'as eu. Au nom de l'Armée rouge, j'tieu présente nos félicitations¹⁴.

Pour comprendre cette scène il faut savoir que la Finlande n'existe comme pays indépendant que depuis 1917 et que ce n'est qu'en 1835 qu'est publié le texte de la saga propre à la culture finno-ougrienne, le Kalevala, dont des enquêteurs passionnés recueillirent en Carélie, auprès de paysans illettrés, les 23 000 vers. La Carélie est donc le cœur symbolique, le socle historique de l'identité nationale des finlandais. Auparavant la Finlande, depuis 1809, était la propriété personnelle du grand duc de Russie et avait un régime quasiment colonial. Or, à l'issue de la guerre en 1941 entre la Finlande et l'URSS, la Carélie ainsi que la région de Petsamo baignée par l'océan Arctique ont été annexées par cette dernière et leur population chassée, causant chez chaque finlandais une blessure qui ne peut se cicatriser que très difficilement. C'est dans ces deux régions que, il faut le comprendre sans que ce soit dit — et tous les finlandais le comprennent —, Vatanen poursuit l'ours. Sous le regard encourageant du lièvre, il ne franchit pas seulement la frontière qui sépare le pays présent de ses territoires anciens, il franchit aussi la limite indéfinie qui sépare la mémoire soumise au temps linéaire, celui des événements historiques, de l'imagination inclinée à fonctionner selon une temporalité cyclique, propice aux reconsidérations songeuses de ce qui fut et à la spéculation rêveuse sur ce qui aurait pu ou dû être et qui pourrait peut-être advenir. A moins que cette mise à mort par le chasseur obstiné d'un ours énorme et féroce, qui rappelle et réitère symboliquement la victoire provisoire en 1940 de la petite Finlande qui luttait seule contre la géante URSS, ne soit une forme d'exorcisme, nécessaire quand le rapport entre temps linéaire et temps cyclique n'est plus complémentaire mais contradictoire. De même l'on peut interpréter la lutte que Leuk-le-lièvre mène contre les exploiters et sa dérision des puissants comme une allégorie de la résistance à l'exploitation et au pouvoir coloniaux.

Le temps que Vatanen soit extradé, après avoir été accusé pour la forme d'espionnage par les russes, il est traité par ceux-ci avec la plus grande considération. Par contre quand il revient en Finlande il est emprisonné sous pas moins de vingt-deux chefs d'inculpation qui concernent quasiment toutes ses actions, du moment où il a recueilli le lièvre blessé (animal sauvage qu'on n'a pas le droit d'enlever à son environnement) à celui où il a passé la frontière entre la Finlande et l'Union Soviétique « sans passeport ni visa en règle »¹⁵, alors qu'évidemment il était impossible de les obtenir, et il lui est reproché également d'avoir « avoué aux autorités soviétiques » ce qu'il a fait.

Pour la raison que « les lois sur la protection des animaux interdisaient de placer le lièvre dans la même cellule que Vatanen car l'endroit était trop malsain pour un animal sauvage »¹⁶ il est séparé de son lièvre qui, ainsi, est cause encore de passage de frontières, non seulement entre modes de vie, liberté et emprisonnement, état d'amitié

instaaurée entre l'homme et l'animal et solitude naturelle des espèces, mais aussi entre registres littéraires, l'héroïque et le parodique.

Vatanen réussit finalement à faire sortir de prison, en fraude, une lettre destinée au président de la République, à qui elle parvient. « Entre le moment où la lettre fut ouverte et le moment où l'on apporta le lièvre dans un panier d'osier dans la cellule de Vatanen, il ne s'écoula qu'une heure et dix minutes¹⁷ » par où l'on voit bien que la vie sociale hiérarchisée a peu à voir avec les modes naturels d'être. Voilà le lièvre et Vatanen à nouveau réunis : ils vont effectuer un dernier passage entre deux mondes qui leur permettra d'échapper définitivement aux contraintes que la société et l'Histoire instaurent.

Le livre s'achève alors, non sans que d'abord Arto Paasilinna, par une intrusion d'auteur faite sur un ton solennel, n'ait garanti l'authenticité de tout ce qui est raconté dans son roman.

Moi-même, l'auteur de ce livre, j'ai eu la chance exceptionnelle de pouvoir rendre visite à Vatanen pendant sa détention provisoire : nous avons eu de longues conversations dont j'ai pris note le plus fidèlement possible et c'est à partir de ces notes que j'ai écrit ce livre¹⁸

qui allait être mis sous presse quand l'auteur apprit que Vatanen et le lièvre s'étaient évadés, de sorte qu'il termine son livre par le récit de cette évasion :

Vatanen avait un tel besoin de liberté qu'un jour de souffrance il avait traversé, le lièvre dans les bras, le mur qui séparait sa cellule de la cour intérieure de la prison, l'avait parcourue jusqu'au mur d'enceinte qu'il avait également traversé pour se trouver libre ; et jamais plus on n'a revu Vatanen ni le lièvre¹⁹.

Le lièvre est devenu passe-muraille et son passage avec Vatanen du monde carcéral au monde libre est simultanément passage du roman du genre réaliste au fantastique, passages qui libèrent définitivement Vatanen de toute sujétion et le font entrer dans un autre monde où il pourra, peut-être, faire courir deux lièvres à la fois et vivre simultanément selon le temps linéaire et le temps cyclique.

Ainsi le lièvre est passeur de multiples frontières en toutes sociétés et toujours passeur bénéfique. C'est pour cela qu'au terme du livre de Léopold. Senghor et d'Abdoulaye Sadju il est déclaré qu'il est interdit « de tuer un lièvre ou de manger la chair d'un lièvre »²⁰. En fait c'est inimaginable car le lièvre tel que les contes le font connaître est immortel et initiateur de situations qui, comme le montrent les scènes de régurgitation par Boikhi-l'hyène de ses victimes et la fin du roman d'Arto Paasilinna, peuvent être sans commune mesure avec la vie réelle.

¹ Léopold Sédar Senghor et Abdoulaye Sadju, *La belle histoire de Leuk-le-lièvre*, *op. cit.*, p. 6.

² *Ibid.*, p. 6-7.

³ *Ibid.*, p. 25.

⁴ *Ibid.*, p. 27.

⁵ *Ibid.*, p. 40-49.

⁶ *Ibid.*, p. 27.

⁷ *Ibid.*, p. 32.

⁸ *Ibid.*, p. 66.

⁹ *Ibid.*, p., 49.

¹⁰ *Ibid.*, p. 50.

¹¹ *Ibid.*, p. 105.

¹² Arto Paasilinna, *Le lièvre de Vatanen*, Paris, Denoël, 1989 ; rééd. Folio; 2006 (titre original : *Jäniksen vuosi*, 1978). Les notes renvoient à l'édition Folio.

¹³ *Ibid.*, p. 228-229.

¹⁴ *Ibid.*, p. 228.

¹⁵ *Ibid.*, p. 231.

¹⁶ *Ibid.*, p. 234.

¹⁷ *Ibid.*, p. 235.

¹⁸ *Ibid.*, p. 235.

¹⁹ *Ibid.*, p. 236.

²⁰ Léopold Sédar Senghor et Abdoulaye Sadj, *La belle histoire de Leuk-le-lièvre*, *op. cit.*, p. 170..